

Julie Aubé

Cœur de fermière

Récits de verger,
de poules et de biodiversité



35 ANS

La vie, c'est maintenant



Le meilleur moment pour planter un arbre, c'était il y a 20 ans.

Le deuxième meilleur moment, c'est maintenant.

— Proverbe chinois

Le 5 décembre, c'est la fête de ma mère. C'est aussi l'anniversaire de Christian Bartheuf, celui qui a élaboré le premier cidre de glace au Québec et qui produit encore aujourd'hui du cidre fermier bio en agriculture fondamentale à Frelighsburg. C'est également l'anniversaire de Walt Disney. Sont décédés un 5 décembre : Alexandre Dumas, Claude Monet, Wolfgang Amadeus Mozart et Nelson Mandela. C'est une journée associée à tant de gens hors de l'ordinaire qu'elle semble destinée à être spéciale.

Le 5 décembre, il y a 35 ans, j'infligeais involontairement à ma mère de passer sa journée d'anniversaire dans la douleur des contractions, à la suite desquelles un gros cadeau joufflu de près de 9 livres lui fut remis entre les mains. Si ma naissance avait figuré dans un de ses films animés, Disney m'aurait sûrement dessinée avec un chou sur la tête.

En gravissant les marches du bureau de la notaire avec mon chum, j'ai dans le ventre une tension de stress enrubannée d'excitation. Monsieur Faubert nous y attend déjà. C'est la première fois qu'on le rencontre en personne, après de longs mois de négociations qui feront de nous aujourd'hui les (beaucoup trop) heureux nouveaux propriétaires de ce qui aura été sa maison. Une maison qui devenait le plus extraordinaire cadeau de fête que l'on puisse imaginer.

Le 5 décembre, il y a 35 ans, ma mère accueillait son premier bébé. Le 5 décembre 2018, j'adopte ma première maison.

Un bébé âgé de plus de 200 ans. Tout est possible dans la magie du 5 décembre.



En sortant de l'étude de la notaire, Pascal et moi allons souper chez mes parents. On a toujours souligné nos anniversaires en même temps, ma mère et moi. Jamais deux sans trois : cette année, on a aussi notre nouveau bébé ancestral à fêter.

Tout au long du souper, je touche ma poche de jeans toutes les dix minutes pour m'assurer que ce n'est pas juste un rêve, qu'elle est encore là : la clé. La clé de notre maison. La clé d'un rêve.



Trois jours plus tard, le réveil nous tire du sommeil à 5 h. On se coule de grandes tasses de café, on installe les filles

dans l'auto, où elles poursuivront leur nuit de sommeil, et on part, motivés à clancher efficacement les quelque 375 kilomètres qui séparent Villeray de Saint-Roches-Aulnaies pour arriver tôt et profiter de notre tout premier week-end dans NOTRE maison.

On a acheté la résidence meublée et équipée. Pour monsieur Faubert, il ne s'agissait pas d'un déménagement, mais de la vente d'un chalet. Il n'avait pas besoin de se retrouver avec le contenu d'une maison en double, si bien que ça l'arrangeait autant que nous de vendre « tout inclus ». Par tout inclus, je veux dire vraiment tout : on a acheté sa propriété, mais également ses meubles, son tracteur à gazon, l'ensemble de sa vaisselle, ses matelas dans les chambres, incluant les ensembles de draps, ses électros, un sous-sol plein de stock, un grenier plein de stock, une grange pleine de stock. On se doute qu'on a acheté à la fois de belles trouvailles ET des milliers d'heures de tri et de ménage, mais, à court terme, c'est juste parfait.

Pour nous non plus, ce n'est pas un déménagement : nous gardons notre appartement à Montréal. Vu le serrement de ceinture qui vient avec l'achat d'une propriété, c'est facilitant de n'avoir RIEN à acheter avant de pouvoir jouir de la maison et qu'elle soit confortable et fonctionnelle. On mettra le mobilier à notre goût tranquillement, un morceau à la fois.



Il fait beau et la route est dégagée en ce samedi matin de décembre.

La route. S'il faut cibler un seul problème avec notre nouvelle maison, c'est celui-là.

Le début des négociations, avant d'avoir lieu avec monsieur Faubert, s'est tenu avec Pascal. Pour lui, acheter une maison passé Montmagny, c'était trop loin.

Notre « zone » de recherche était le secteur littoral de Bellechasse, en face de l'île d'Orléans, sur la rive sud du Saint-Laurent. On y trouvait la beauté des champs et la splendeur du fleuve qui s'élargit à environ trois heures de notre appart montréalais. Notre limite du raisonnable en matière de route s'arrêtait à Berthier-sur-Mer, qui se trouve déjà à 3 heures 15 de Montréal, sans le trafic...

Malgré mes veilles obsessionnelles du marché immobilier dans « la zone », en quatre ans, notre bilan était de zéro bébé maison et deux adoptions avortées.

La première fois, le rêve fut de courte durée : la vieille maison canadienne avait un cachet incroyable, une âme. Elle venait avec un très grand champ agricole qui, lors de notre visite, a été traversé par les vaches laitières du voisin en plein coucher de soleil. Magique... mais chère. Avec Pascal, on en a parlé tout le long du chemin du retour à Montréal. Et si on quittait l'appart en ville pour ne pas avoir un combo loyer/hypothèque à assumer ? Et si on l'ouvrait en région, son projet de boucherie ?

Cette idée-là n'a pas fait long feu. Il y avait aussi la garde partagée de ses filles à Montréal. Le réaménagement qu'un tel changement aurait impliqué pour lui, qui n'a jamais voulu manquer une minute de ses 50 % de temps avec ses enfants, rendait nos rêvasseries d'auto-route impossibles. Puis il n'y avait sûrement pas autant de clientèle en région qu'à Montréal pour une boucherie

de proximité plutôt nichée. C’était moins risqué d’ouvrir le commerce en ville, de maintenir la garde partagée telle quelle et de penser à cette maison magique comme à un chalet. Cette idée-là s’est vite avérée insoutenable financièrement. La maison a finalement été vendue à des gens plus prêts que nous.

Ensuite, il y a eu un passage à vide. Rien d’intéressant n’apparaissait sur mon radar braqué sur « la zone ». Pendant cette période, on y louait un chalet pendant les deux semaines de vacances estivales. Quand le travail me menait vers l’est du Québec pour une conférence ou un projet, je me payais une chambre au Motel de la Plage, à Berthier-sur-Mer, chaque fois que c’était possible. La région nous attirait comme un aimant et, à défaut d’une maison, on profitait de « la zone » comme on le pouvait.

C’est environ deux ans plus tard qu’est apparue dans mes recherches la maison aux volets bleus. Aussi charmante que la précédente, mais plus abordable, du fait qu’elle était installée sur un terrain d’environ deux acres plutôt que sur une terre agricole de plusieurs dizaines d’hectares. Il fallait négocier un peu, mais ce n’était pas irréaliste. Et elle était PAR-FAITE ! Son cachet, sa taille, ses divisions, sa grange, le terrain assez grand pour des petits projets de jardinage et des poules, sa situation à deux pas de la plage de Berthier-sur-Mer...

Les propriétaires, qui habitaient Québec, la louaient en attendant de la vendre. Nous l’avons louée pour les vacances de l’été 2017, et ça a suffi pour que je me sente absolument et totalement chez moi. Je faisais des plans de jardins, j’aménageais les pièces. Je me voyais vieillir dans cette maison. On avait eu la permission de cueillir les

fruits des framboisiers qui poussaient autour de la grange. Nos futures framboises. On se faisait des feux de camp en regardant les étoiles. Nos futures étoiles. On allait pique-niquer sur la plage en traversant la rue. Notre futur voisin-fleuve. Le rêve, j'y touchais, je l'habitais.

La boucherie de Pascal était maintenant ouverte à Montréal depuis un an, ce qui, en ajoutant la garde partagée, nous obligeait à naviguer dans la réalité d'assumer les responsabilités de deux résidences. Selon mes calculs et les conseils du banquier, il fallait jouer serré, mais c'était possible.

Puis un jour, les propriétaires m'ont avertie qu'ils avaient reçu une offre. Les choses se sont ensuite passées très vite. Les voleurs de rêve offraient le prix demandé, comme s'il s'agissait d'un achat aussi banal qu'un paquet de chips au dépanneur, tandis que notre situation impliquait une négociation. J'avais moins de 48 heures pour déchirer tous mes devoirs et me lancer dans une surenchère au péril de notre santé financière. Ou abandonner « ma maison » aux mains des flibustiers qui comptaient pirater le trésor que je chérissais depuis des mois.

Trop frileuse pour prendre une décision aussi engageante sous pression, paralysée par la peur d'hypothéquer notre quotidien de dettes trop grandes pour nous, j'ai dû assister, impuissante, à la vente de la maison aux volets bleus à d'autres que nous. L'événement a été très soudain, et m'a brisé le cœur. Pourtant, c'était « juste » une maison, après tout. Et comme tout le monde me le répétait : « Une de perdue, dix de retrouvées. » Ne voulant pas avoir l'air de dramatiser, je gardais mes « Y en aura JAMAIS une autre aussi parfaite ! » pour moi-même. Et Pascal ? Il a

peut-être été le seul à mesurer la déchirure de la perte de ce qui est passé à quelques dizaines de milliers de dollars de devenir notre vieille maison.

Comme dans bien des peines d'amour, il me fallait un *rebound*. Une nouvelle propriété sur laquelle fantasmer et me faire oublier la maison aux volets bleus... Je me suis replongée dans les sites immobiliers, que j'avais délaissés tout au long de mon amour d'été. Mais il n'y avait rien. Et je me sentais vide sans maison en vue. Piégée en ville pour combien de temps encore, alors que la campagne me coule dans les veines ? J'avais touché au rêve, et brusquement, en moins de 48 heures, je m'en sentais plus éloignée que jamais.

Face à mon désespoir, Pascal a proposé qu'on loue un chalet dans « la zone » pour l'été suivant. Pas juste pour les deux semaines de vacances, mais pour toute la saison estivale. Faute d'avoir trouvé une maison à adopter, peut-être pouvions-nous au moins sauver l'idée de passer l'été à l'extérieur de la ville ? Le jardin devrait attendre, les arbres aussi. Mais ce serait mieux que rien, non ? Sans compter que je serais sur place pour visiter toute nouvelle maison à vendre qui apparaîtrait dans « la zone ».

Grâce à des amis du coin, nous avons réussi à louer un microchalet de juin à octobre 2018, à Saint-Vallier. C'était minuscule, mais fonctionnel, charmant et sis directement face au fleuve. On y a passé un été incroyable.

Pascal faisait les allers-retours entre Saint-Vallier et Montréal chaque semaine. Je faisais parfois la route avec lui, ou en transport en commun, mais seulement lorsqu'une conférence, un événement ou un autre engagement m'y obligeait. Autrement, je profitais du fait que la

beauté du travail autonome en communications est qu'il suffit d'une connexion Internet pour être efficace n'importe où.

J'ai ainsi passé l'été 2018 à quelques mètres de la grève, parfois en famille, parfois en amoureux, parfois avec nos amis en visite, et parfois seule. C'est lors d'une de ces soirées vécues en solo au microchalet que j'ai eu une bulle au cerveau et décidé d'élargir « la zone ». J'avais beau être accro aux sites immobiliers, il n'y avait toujours rien pour nous. Ce soir-là, j'ai agrandi le périmètre de recherche à toute la région côtière de Chaudière-Appalaches : de Montmagny jusqu'à Saint-Roch-des-Aulnaies, le dernier village à l'est avant d'entrer dans le Bas-Saint-Laurent.

Et c'est précisément là, dans ce village frontalier au Bas-du-Fleuve, qu'elle nous attendait. Parce qu'elle nous attendait, la maison au toit rouge : c'était la première annonce qui s'affichait tout en haut de la page, correspondant à TOUS les critères de la quête que je menais depuis tant d'années.

J'ai cliqué sur la fiche en me demandant : « Elle est où, la pogne ? » Parce qu'à première vue, elle avait tout pour elle : facilement accessible et suffisamment isolée pour être utilisée toute l'année, bien entretenue, installée sur un grand terrain de six acres, offrant une vue partielle sur le fleuve, presque dans le budget. Elle était tout ce que je cherchais, mais, puisqu'elle était située « hors zone », je ne l'avais jamais vue avant ce soir-là. Sur le site de rencontres (RE/MAX), je ne pouvais décrocher mes yeux des photos que je regardais en boucle. Ce soir-là, quand j'ai envoyé la fiche à Pascal, j'étais déjà en amour.

Mon homme l'a su dès qu'il a ouvert la fiche. À l'ami avec qui il prenait une bière après la fermeture de la boucherie, il a dit : « Je suis dans la marde. » Il voyait tout ce que je voyais, mais son sang se figeait devant les « 375 kilomètres » écrits en gras sur un drapeau rouge. Il a fallu que je travaille fort pour le convaincre de passer outre cet enjeu de route.

Cette même route qui se fait si bien en ce samedi matin dégagé de décembre 2018.



Encore quelques virages sur la 132 et on y sera. Je connais déjà par cœur la route qui mène à la maison au toit rouge pour l'avoir parcourue encore et encore, dans un sens comme dans l'autre, durant toute la période des négociations concernant le prix de vente avec l'ancien propriétaire. Il m'arrivait même de me stationner à la pataterie située en diagonale avec la maison et, de ce perchoir au parfum de friture, d'observer la maison à distance.

J'ai beau savoir qu'elle va apparaître au prochain virage, je ne suis pas préparée à la montée d'émotions qui me submergent quand je la revois pour la première fois depuis qu'elle est à nous. C'est comme si, jusqu'à maintenant, je n'avais vu que les échographies, et que là, je rencontrais mon bébé pour la première fois. Tout se serre entre mon ventre et ma gorge, qui, elle, se noue. Un frisson me parcourt en entier et mes yeux se mouillent.

Fière, dans son écrin de fleuve. Blanche comme la neige qui recouvre déjà le terrain au centre duquel elle trône en reine, avec son toit rouge vif qui nous salue de

loin. Je touche la clé dans ma poche. C'est vrai, pour vrai. Cette beauté de maison, solide comme le roc depuis plus de 200 ans, est à nous. Et nous sommes son avenir.

Quand je sors de la voiture, les larmes roulent sur mes joues jusqu'à mon sourire. Mon cœur pétille. Je me frotte les yeux et je la vois mieux. La plus belle. Tous les parents disent cela de leur bébé, non ? C'est pareil : à mes yeux, il n'y en a pas de plus magnifique au monde.

Pascal et les enfants voient mon émotion et viennent me serrer fort. La maison, qui nous aperçoit ainsi enlacés, doit nous trouver *cute*. Se dire que c'est du bon monde qu'elle va accueillir et abriter. « On rentre ? » demandent les filles, qui sont prêtes à découvrir l'intérieur et à se mettre à l'abri du vent. À Saint-Roch-des-Aulnaies, le vent, soit c'est ton nouveau meilleur ami, soit tu déménages.

Si les petites se précipitent de pièce en pièce, comme s'il y avait un prix à gagner pour celle qui aurait mis ses pieds partout en premier, je suis plus solennelle. J'arrive dans un temple, une cathédrale rurale. Je m'y suis imaginée mille fois depuis l'été dernier. Aujourd'hui, j'y rentre doucement. N'est-ce pas la seule manière de pénétrer dans un rêve, de peur que des mouvements trop brusques nous réveillent et que le rêve s'évapore ? Prolonger le moment sur le pas de la porte, où je peux couvrir du regard la cuisine et le salon, me permet d'imprimer ce moment dans ma mémoire. Ce premier contact, doux et intime, est important : le peau à peau entre ma rétine et les lignes verticales des délicates lattes blanches des murs, les poutres massives du plafond, les larges planches du vieux plancher et la vue offerte de la fenêtre de la cuisine sur le

terrain arrière, par laquelle on admire les grands peupliers qui valsent avec le vent.

Pascal a fini de vider la voiture et les filles ont depuis longtemps visité toutes les pièces que je suis encore debout, sur le seuil de la porte, à tout embrasser du regard. Je ne pleure plus, mais je souris encore. Je savoure le bonheur de sentir la maison me prendre dans ses bras pour la première fois.



Monsieur St-Pierre est un ancien voisin de la maison au toit rouge. Ce petit homme dur d'oreille et aux yeux rieurs s'occupait notamment du terrain en l'absence de monsieur Faubert, l'ancien propriétaire, qui n'y habitait pas à temps plein. En échange, il entreposait son camion, sa remorque et son quatre-roues dans la grange pendant l'hiver. Quand nous étions chez la notaire, monsieur Faubert nous avait donné les coordonnées de monsieur St-Pierre, afin que nous puissions l'informer que nous étions d'accord pour qu'il laisse ses équipements dans la grange, au moins pour l'hiver en cours. Nous avons accepté, enchantés de rendre service à quelqu'un du coin qui devenait un premier « contact local » au village. Dans la foulée, on lui avait suggéré de nous rencontrer à la maison le jour de notre arrivée puisqu'il connaissait bien les lieux.

C'est ainsi que monsieur St-Pierre passe nous voir, plus tard dans la matinée. Il nous montre plein de choses utiles, comme certains interrupteurs qui allument des lumières insoupçonnées, les particularités du panneau électrique et le fonctionnement de la vieille fournaise au

sous-sol. Son visage ridé prend des airs coquins quand il nous parle du voisinage en précisant qui sont les « bons bonshommes » et qui sont les « malcommodes ». Avant de repartir, il nous offre une livre de cubes d'origan de sa prise de l'automne en guise de remerciement parce que nous lui prêtons notre grange pour l'hiver, et nous prenons rendez-vous pour mon *lift* mardi matin. Pascal repartira dimanche, puisque les filles ont de l'école lundi, mais je prolongerai mon séjour jusqu'à mardi. Monsieur St-Pierre viendra m'aider à « fermer » la maison pour la première fois, et me reconduira ensuite à l'arrêt d'autobus au village voisin, Saint-Jean-Port-Joli, d'où je pourrai ensuite rentrer à Villeray de façon autonome.



Après le départ de monsieur St-Pierre, j'ai à peine commencé à jouer à *Tetris* avec les meubles que ça sonne à la porte : nos amis Annick et Sébastien sont là ! Je comprends vite que Pascal les a invités pour me faire une surprise et marquer le coup de mes 35 ans, qui sont passés sous silence avec l'acquisition de la maison. Il a manigancé un programme de ménage en gang, suivi d'un souper festif. Je ne me suis pas encore remise de la belle surprise qu'on sonne à nouveau à la porte : mon amie Tania et son nouveau chum ! Je me retourne vers Pascal et demande : « Combien d'autres personnes on attend ? »

C'est tout. Et c'est parfait ainsi.

C'est donc à huit paires de mains qu'on attaque un grand ménage en commençant par les armoires de la cuisine, qui sont pleines de trouvailles : des petits bols

Je m'y suis imaginée
mille fois depuis l'été
dernier. Aujourd'hui,
j'y rentre doucement.
N'est-ce pas la seule
manière de pénétrer
dans un rêve, de peur
que des mouvements
trop brusques nous
réveillent et que le rêve
s'évapore ?

vintage, de belles tasses, un gaufrier fonctionnel... On sort les morceaux et on trie ceux que l'on souhaite garder, on lave les armoires de fond en comble et on y replace le stock sélectionné bien propre.

Après avoir beaucoup nettoyé, on s'arrête pour s'attabler devant un mijoté de lapin à la moutarde que Pascal avait préparé à la boucherie et qu'il faut seulement réchauffer. On sabre une bouteille de bulles sur le perron et, puisque tout le monde dort ici, on festoie joyeusement.



Premier réveil dans notre maison. La lumière de décembre qui pénètre par les rideaux mal ajustés de notre chambre est douce. La vie est douce.

On partage un gros brunch avec les amis avant de se remettre en mode « grand ménage ». Le technicien vient brancher Internet, une bonne chose de faite ! On découvre aussi des petits problèmes, comme la laveuse qui n'essore pas et le robinet d'eau froide de la douche qui est brisé. Je démarre une liste – qui s'allonge rapidement – de réparations mineures à effectuer.

Le temps que les amis quittent la maison, après être descendus profiter du bord du fleuve en après-midi, il fait déjà noir. Faut dire que le soleil se couche tôt le 9 décembre.

Avec Pascal et les filles, on s'improvise un souper de restes de lapin avant qu'ils partent à leur tour pour ne pas arriver à Montréal trop tard puisqu'il y a de l'école demain.

Vers 18 h, je me retrouve seule. J'ai le goût de dire « enfin » seule, même si je ne regrette pas une seconde

des deux derniers jours, où j'ai été bien entourée. Maintenant, le silence me permet de découvrir les bruits de la maison, ses craquements, le son du vent sur ses vieux murs. Je continue de nettoyer et de ranger, en troquant la cadence dynamique contre un rythme plus contemplatif.

J'ai mal au dos quand je m'arrête. Je prends un bain, seule façon de me dépoussiérer de mes deux jours de grand ménage sans m'ébouillanter dans la douche-au-robinet-d'eau-froide-brisé. Puis, je me glisse sous la couette et m'abandonne à ma première nuit seule ici, bercée par les bienveillants craquements de la maison que je connaîtrai bientôt par cœur.



Je me réveille au moment où la timide lumière du soleil de décembre à peine levé rencontre les nuages et colore le ciel de rose au-dessus du fleuve.

J'avais prévu de travailler sur mes dossiers, mais impossible de rester concentrée ! Je replonge dans le grand ménage jusqu'au coucher du soleil. Mon premier coucher de soleil d'Aulnoise, puisque les deux jours précédents étaient nuageux. Discret au début, puis majestueux vers la fin, quand la boule de feu passe sous une ligne de nuages. Je savoure le spectacle jusqu'à ce que la dernière goutte de soleil soit avalée par les montagnes de Charlevoix, en face. Les *shows* de lumière n'ont rien de banal ici. C'est la première fois en 48 heures que je prends une pause, une vraie, assise à ne rien faire d'autre que contempler, bien ancrée dans le moment présent.

Table des matières



Préface _9

Prologue _11

35 ans – La vie, c’est maintenant _15

36 ans – Ongles noirs _71

37 ans – Des eaux et des bas _97

38 ans – Fourmi ascendant écureuil _143

39 ans – D’air pur et de pâtes fraîches _179

Épilogue _233

Remerciements _235